

rations religieuses d'abord. Que les ligues aient nom le *Socialistic Labour Party* ou l'*International Workmen Association*, qu'elles s'appellent l'*International Working People Association* ou le *Central Labour Union*, les S. L. P., comme les I. W. A., comme les I. W. P. A., comme les C. L. U. se rencontrent dans une même absence d'idées chrétiennes. L'arrogance du matérialisme a remplacé chez leurs *leaders* la solennité à demi mystique des ouvriers encore imbus de l'esprit des *Pilgrim Fathers* : « *The Church*, » disent-ils brutalement, « *finally seeks to make complete idiots out of the mass, and to make them forego the Paradise on earth by promising a fictitious Heaven* (1). » Avec le Christianisme, l'humilité du cœur s'en est allée, et cette noble soumission aux lois fondamentales de la vie humaine, formulées une fois pour toutes dans le Décalogue. Sans doute certains orateurs répudient encore la violence dans les moyens, tout en se proposant la révolution comme but. Il suffit de regarder à la pratique pour reconnaître que le fond de leur pensée à tous est conforme à la terrible phrase de la déclaration de Pittsburg : « *Destruction of the existing class rule, by all means, i. e. by energetic, relentless, revolutionnary and international action* (2). » —

(1) « L'Église, en fin de compte, cherche à rendre la masse complètement idiote. Elle lui apprend à sacrifier le paradis d'en bas à un ciel imaginaire. »

(2) « Détruire la loi des classes, telle qu'elle existe, par tous moyens, c'est-à-dire par une action énergique, infatigable, révolutionnaire et internationale. »

Partant plus de solutions lentes et sages, plus de ce positivisme intelligent et volontaire, l'essence même de l'âme Américaine. Plus de tradition non plus. C'en est fini de ces rappels de la grande guerre d'indépendance qui rapprochaient les pauvres et les riches dans un commun orgueil, celui d'appartenir au plus libre des peuples. Les enfants terribles du parti exprimaient le sentiment que les autres dissimulent à peine, lorsque, déployant le drapeau noir à Chicago en 1884, ils s'écriaient : « C'est la première fois que cet emblème de la faim et du désespoir apparaît sur le sol Américain. Il atteste que ce peuple est arrivé aux mêmes conditions que les autres peuples... » Ce que ces internationalistes pensent de l'Amérique, un de leurs organes, *die Freiheit*, le disait crûment : « Le juge Lynch est encore le meilleur tribunal et le moins coûteux de ce pays-ci... » Vous reconnaissez dans toutes ces tendances l'obscur et violent socialisme Germanique, dont sont issus le nihilisme Russe et l'anarchisme Français. C'est lui que des millions d'Allemands ont apporté avec eux depuis ces trente ans, lui qui bouillonne à travers des grèves monstrueuses comme celle de Chicago. C'est lui qui a coulé son métal destructeur dans les cadres des associations formées si solidement et si pratiquement par les premiers *Trades-Unionists*. Grâce à lui, ces associations se sont enflées et déformées. De véritables armées, dont les soldats ne se connaissent pas, se sont organisées sous le prétexte de fédérations ouvrières.

Des généraux les manœuvrent, qui sont ou des étrangers ou des fils d'étrangers, parfaitement indifférents à l'heureux avenir du pays où ils ont reçu l'hospitalité, comme à son histoire passée. Même les sociétés qui gardaient, ainsi les Chevaliers du Travail, la tradition du grand Idéalisme Chrétien, et qui voulaient permettre à l'ouvrier « de cultiver sa nature divine », sont poussées par des chefs nouveaux dans le sens de la révolution internationale, et M. Debs a pu s'écrier, l'autre mois, avec un orgueil qui, lui du moins, était encore Américain par la conception du *record* : — « Nous allons inaugurer la plus grande grève de chemins de fer que le monde ait jamais vue. » — Ce sinistre déclamateur avait cent vingt mille hommes derrière lui, cent vingt mille malheureux qui n'étaient que des mécontents et dont il a fait des affamés!

Il se rencontre parfois qu'un illustrateur de journal enferme dans le hasard heureux d'une caricature le résumé de toute une situation politique ou sociale. C'est ainsi qu'un dessin du *Fun*, vers la fin de la grève de Chicago, a ramassé, en une légende et trois figures, toute la portée de cette grève et tout son enseignement. Le traditionnel Jonathan est debout auprès d'un *rocking-chair*, les mains dans ses poches. Du coin de sa bouche rasée, il fume un cigare qu'il laisse éteindre. Il oublie même d'achever son verre de *whiskey and soda*, posé sur la table du bar. Son maigre et

mélancolique visage aux pommettes saillantes, encore allongé par le bouc légendaire, exprime une méditation profonde. Il porte sur son gilet les treize étoiles, qui représentent les treize Etats primitifs, et qui se retrouvent sur ses monnaies. En face de lui, un policier colossal a saisi par le collet un personnage qui pourrait être aussi bien un paysan Russe qu'un ouvrier Bavarois, avec une chemise de flanelle, des pantalons rentrés dans de hautes bottes et un chapeau de feutre mou : « J'ai dû vous arrêter, Debs. Ce n'était pas une grève, c'était une révolution... » telle est la phrase que Jonathan prononce avec le flegme sérieux de quelqu'un qui a compris et qui veut. Qu'a-t-il compris? C'est que les nouveaux venus sont en train d'accomplir chez lui un travail irréparablement hostile à toutes ses idées, à toute sa conscience, à tout son passé. Ce qu'il veut, c'est empêcher à tout prix, dût-il mourir à la tâche, cette désintégration de sa patrie. Ce formidable mouvement de Chicago aura eu cela de bon : le problème a été posé avec une si tragique netteté, qu'il a bien fallu prendre parti. Ce sera l'honneur de M. Cleveland d'avoir agi avec cette rébellion de l'Ouest, toutes proportions gardées, comme Lincoln jadis avec le Sud. Mais ce premier épisode n'est vraisemblablement qu'un prologue encore. Regardant la carte des Etats-Unis et pensant qu'à partir de Chicago jusqu'au Pacifique toutes les villes de cet immense pays sont peuplées de ces nouveaux venus, on entrevoit la possibilité menaçante d'une

scission entre ces deux morceaux du vaste continent, qui n'ont plus rien en commun, ni les souvenirs, ni les idées, ni les aspirations, ni même la langue. De nouveau l'image de Lincoln vous apparaît, avec son masque pareil à celui du Jonathan de la caricature, et vous concevez que s'il revenait dans son Chicago, Germanisé si terriblement depuis sa mort, il dirait aussi le mot de combat : « *Bound to stop you...* — Il faut que je vous arrête... » — De même que la question de l'esclavage n'a été qu'un champ de bataille où se sont heurtés deux types de civilisations contradictoires, celle du Sud et celle du Nord, il semble par instants qu'à l'heure présente l'Est et l'Ouest aillent cherchant, eux aussi, un terrain sur lequel se mesurer, ou plutôt l'Amérique des Américains avec l'Amérique des étrangers. Le *Silver Bill* fut un de ces terrains. La grève de Chicago en fut un autre. La question sociale en est un, mais permanent, et sur lequel se livrera peut-être cette bataille décisive. Les grandes formules de réformes générales n'ont ni plus de sens, ni plus d'adhérents sincères aux Etats-Unis qu'elles n'en ont en France. L'infinie complexité d'une civilisation ne se modifie pas au gré de nos révoltes, même les plus justifiées, ni de nos théories, même les plus intelligentes. Sauf un petit nombre d'insensés, tout le monde admet, dans le for intérieur, cette trop évidente vérité, quoique presque tout le monde dise le contraire : il n'existe pas vraiment de question sociale, puisque aucune intelligence n'est capable

de se représenter les données complètes de la société, et par conséquent de mesurer exactement l'effet d'une réforme un peu profonde. Mais par-dessous ces problèmes que chacun sait insolubles, d'autres forces palpitent, réelles et irréductibles. L'instinct de la race en est une, et c'est aux Etats-Unis que l'on peut le mieux le constater. Du jour où l'excès de l'immigration aura vraiment créé deux Amériques en Amérique, le conflit entre ces deux mondes sera aussi inévitable que celui de l'Angleterre et de l'Irlande, de l'Allemagne et de la France, de la Russie et du Japon. Ce n'est pas contre son patron que l'ouvrier Américain de New-York, de Philadelphie et de Baltimore sera conduit à faire la guerre. C'est contre l'ouvrier étranger que son patron et lui finiront par s'entendre. En résumé, il s'est élaboré dans cette vaste Démocratie une forme de civilisation très particulière, Anglo-Saxonne dans son origine. Une autre est en train de s'élaborer à travers les associations cosmopolites, et qui n'a rien de commun avec la première. Si cette seconde force aboutit, par des grèves trop générales et par des illégalités trop violentes, à une maladie de toute la vie nationale, la guerre civile éclatera. Les pessimistes prétendent que cette guerre est très proche. Les optimistes font observer que l'immigration d'une part semble diminuer, d'autre part que l'assimilation, pour être devenue plus lente et plus difficile, s'accomplit cependant d'une façon irrésistible, et que ces étrangers s'américanisent un peu davantage chaque

année, presque chaque jour. Ils démontrent que le Christianisme continue de disputer au matérialisme les masses révolutionnaires, et que les pasteurs protestants rivalisent de zèle avec nos évêques catholiques, quand il s'agit du peuple. N'est-ce pas un ministre réformé qui a jeté ce beau cri que l'on croirait échappé au cœur généreux de Mgr Ireland : « Le problème, disent les théologiens, est d'introduire les masses dans l'Eglise. J'affirme, moi, que le problème est d'introduire l'Eglise dans les masses. L'Eglise, c'est le levain. Les masses sont la pâte qu'elle seule soulèvera... » Les optimistes ajoutent qu'en Amérique les capitalistes sont des hommes encore pénétrés de l'énergie primitive, et qu'ils sauront au besoin défendre leurs intérêts avec une vigueur personnelle bien différente de la spirituelle faiblesse des nobles de 89, ou de l'indolente lâcheté des petits rentiers Européens de 1894. Dès aujourd'hui n'opposent-ils pas aux ligues ouvrières des ligues aussi intransigeantes sous les titres divers d'*Associations*, de *Combinations*, de *Pools*, de *Trusts* et de *Consolidation*? Pour le psychologue, qui aperçoit dans cette société Américaine une expérience sans analogue, les années qui vont venir seront plus intéressantes ici que partout ailleurs. Car après avoir constaté toutes les nouveautés de ce Nouveau-Monde, on demeure étonné de reconnaître que ce continent traverse au fond, sous des formes particulières, les mêmes crises que l'Ancien. Si le problème social n'est, aux Etats-Unis, qu'un pro-

blème de nationalités, le problème politique de l'Europe, armée jusqu'à en mourir, est-il autre chose? Tant il est vrai que les idées et les constitutions, les doctrines et les systèmes ne sont que des apparences, sous lesquelles travaille un petit nombre de faits, toujours les mêmes, depuis que le monde est monde, toujours irréductibles et réels comme la durée et comme l'étendue, conditions premières et dernières de tout notre être, de toute notre activité, de nos triomphes et de nos désastres; — et parmi ces faits le plus irréductible, le plus réel, le plus essentiel, le seul essentiel peut-être, demeure la Race.

FIN DU PREMIER VOLUME